

Edgar Morin

Leçon : “Sciences, Ethique et Citoyenneté”.

Bologne, le 28 mai 2008. Aula Magna di S. Lucia

Laurence Bion (notes de)¹

Alma Mater Studiorum – Università di Bologna

Centro Interfacoltà di Linguistica Teorica e Applicata “Luigi Heilmann”

Collaboratrice ed Esperta linguistica di Francese

laurence.bion@unibo.it

Abstract

Edgar Morin, directeur de recherche émérite au Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS) et président de l'Agence européenne pour la culture (UNESCO), est l'un des plus grands intellectuels français de notre temps. Par un discours simple, il pose des questions fondamentales pour comprendre et peut-être modifier notre société. Lors de sa leçon à l'Université de Bologne, il a principalement évoqué la question du rapport entre sciences et éthique. Il a souligné les risques d'opacité et de fermeture de la recherche scientifique contemporaine et insisté sur l'importance d'une connaissance scientifique qui reste accessible à tous les citoyens.

Parole chiave: science; ethic; citizenship

Rappel historique

Le concept de « Sciences » et, plus largement, le rapport de celles-ci avec la société ont évolué à travers les siècles.

¹ Présente à cette leçon, j'ai pris quelques notes afin de conserver une trace du discours d'Edgar Morin, pour pouvoir réfléchir à nouveau sur quelques affirmations que je considérais importantes. Prises en fonction de mes intérêts et de mes fragiles compétences, ces notes sont – sans aucun doute – lacunaires. J'espère qu'elles ne trahissent pas trop la pensée d'Edgar Morin.

Pour schématiser, au XVII^e siècle, une pure soif de connaissance semble guider les scientifiques. Au XIX^e, les Sciences font leur entrée à l'Université. Au XX^e, c'est l'économie et la politique qui font leur entrée dans le monde des Sciences. Ainsi, dans les années '30, Fermi s'intéresse à la structure de la matière et de l'atome. Mais, cette connaissance, fruit de la passion du chercheur, va rapidement devenir un objet militaire et destructeur : la bombe atomique, Hiroshima...

Au XX^e siècle, expérimentation et sciences sont étroitement unies. Des techniques de plus en plus sophistiquées sont développées. La technique utilise la science. De là, naît un risque d'instrumentalisation, de manipulation de cette dernière.

Aujourd'hui, on ne peut plus séparer les sciences des problèmes éthiques.

Ignorance et irresponsabilité

De nos jours, le simple citoyen ne peut plus comprendre les théories scientifiques mais les scientifiques non plus car il existe un fort cloisonnement des connaissances. Le scientifique extrêmement spécialisé ne comprend plus les disciplines proches ou plus éloignées de son domaine d'études.

Il n'y a plus de communication possible. On assiste à une fermeture et, paradoxalement, les sciences sont victimes d'une plus grande ignorance cognitive.

Or, cette fermeture engendre l'irresponsabilité : le scientifique, dans son laboratoire, ne voit pas les conséquences de ce qu'il fait. Il n'a aucun contrôle sur les conséquences de ses découvertes et les utilisations qui en seront faites. Les sciences deviennent alors comme une énorme machine qui avance, dont chacun n'est qu'un rouage.

Déjà dans les années '30, dans une célèbre conférence de Husserl sur la crise de la science européenne, le philosophe allemand insistait sur l'oubli de la dimension humaine du scientifique, inséré dans la société.

Ceci semble encore plus vrai aujourd'hui, dans la société globale qui est la nôtre.

Des sciences réductionnistes, qui ont oublié la vie - le tout

Au début du XX^e siècle, les scientifiques étudient l'espace, le cosmos. On essaie de comprendre les origines de la vie ; la théorie du Big Bang est développée.

Or, pour étudier la vie, on finit par la désintégrer, par l'éliminer comme objet d'étude.

La vie est un type d'organisation des éléments physiques, chimiques. Les différences du vivant résultent du degré de complexité de l'organisation, des diverses qualités présentes (auto-reproduction, auto-réparation, etc.)

Si vous séparez tous ces éléments (en laboratoire), ce n'est plus la vie.

Aujourd'hui, on s'appuie sur une connaissance réductionniste qui réduit le tout aux parties qui le composent or, le tout est quelque chose de plus que la somme de ses parties.

Les sciences ne sont pas, a priori, quelque chose d'uniquement positif. Elles comportent des risques de fermeture, de myopie.

Un concept relatif

Il ne faut pas oublier que le concept de « sciences » est relatif. Ce n'est pas un concept éternel.

Ainsi, aujourd'hui, on assiste au développement de nouvelles sciences comme l'écologie. Elle étudie les écosystèmes ; au sens plus large, elle étudie la biosphère dont l'Homme fait partie. Des scientifiques issus de nombreuses disciplines sont amenés à collaborer ensemble.

Cette science fait des prévisions. Elle étudie notamment le réchauffement de la planète. Elle fait apparaître la complexité de notre relation à la nature et donne aux citoyens une connaissance réelle du problème.

Incertitudes éthiques

Plus que jamais, nous sommes confronté à des incertitudes pour des concepts fondamentaux.

Qu'est-ce que la mort ?

Une personne est morte quand son cœur a cessé de battre ? Non car on peut la ré-animer souvent. Quand le cerveau est atteint irrémédiablement ?

Et une personne dans un coma probablement irréversible : doit-on la considérer comme vivante ou morte ?

Qu'est-ce qu'un être humain ? A quel moment un embryon devient-il une personne humaine ?

De cette définition apparemment théorique dérive une série de conséquences très pratiques. Ainsi, pour la légalité de l'avortement, on a privilégié l'autonomie de la femme par rapport à la vie de l'embryon.

Une éthique de la « normalité »

Aujourd'hui, on peut connaître l'enfant avant la naissance par des échographies, des analyses multiples. Il faut faire très attention alors à la tendance à éliminer un enfant « anormal ». Qu'est-ce que l'anormalité ?

Il ne faut pas oublier que l'« anormalité » est un des ferments de la vie culturelle. Pour beaucoup de génies, d'artistes, ne se pose-t-on pas la question : étaient-ils « normaux » ?

De nouveaux conflits de valeurs

Nous sommes confrontés à de nouveaux conflits de valeurs, à des problèmes qui n'appartiennent pas à l'éthique traditionnelle.

Par exemple, pour les greffes d'organe, peut-on accepter de donner la mort à certains pour redonner la vie à d'autres ?

Que signifie l'éthique ?

Solidarité et responsabilité sont inséparables. Aujourd'hui, on assiste à une dégradation de ces deux valeurs et à une dégradation de la citoyenneté.

Il faut résister à la cruauté du monde, à la barbarie.

Aujourd'hui, il y a réunion de deux barbaries : une barbarie ancienne de haine et de destruction, de domination et une nouvelle barbarie froide : celle du calcul.

L'éthique doit partir de l'humain et de ses trois composantes : la société, l'espèce humaine (biologie) et l'individu. Cela nous donne trois directions pour l'éthique.

La possibilité de l'improbable

Il y a une dégradation de la démocratie, qui correspond à la dépossession de la connaissance.

Aujourd'hui, dans notre société, on donne beaucoup d'importance aux « probabilités », aux projections dans le futur.

Mais, il faut aussi tenir compte de la possibilité de l'improbable...

Il ne faut pas oublier comment une petite ville comme Athènes fut la capitale d'un immense empire, le berceau de la démocratie et de la philosophie. C'était fortement improbable.

Aujourd'hui, est arrivé le moment de la lutte - non pas FINALE - mais INITIALE !

Question supplémentaire posée à M. Morin, sur le changement de la citoyenneté en Europe

Au départ, l'Europe est née de la volonté d'en finir avec les guerres.

Or, il y a toujours des résistances nationalistes. L'Europe économique se fait mais l'Europe politique est bien loin encore.

Il faut de nouvelles institutions : celle qui existent ne suffisent pas.

Il faut des partis, des syndicats trans-européens.

Il faut une vraie vision européenne.

Les médias restent très lacunaires. Ils nous donnent peu d'informations sur les discussions du Parlement européen, par exemple.